

Des diplomates, pour quoi faire ?

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

Le général de Gaulle eut un jour ce mot peu flatteur au sujet des diplomates: *"les diplomates ne sont utiles que par beau temps. Dès qu'il pleut, ils se noient dans chaque goutte."* Et ces préjugés existent toujours. Au moment où je commençais ma carrière de diplomate, j'écrivis un article dans *La Libre* intitulé "Pourquoi entrer dans la diplomatie?". C'était en 1985 et les Affaires étrangères venaient de lancer une campagne de recrutement. Au terme d'une carrière de 35 ans dans la diplomatie, je peux tenter de désamorcer quelques clichés au sujet des diplomates. On me dira qu'étant (ou ayant été) l'un d'eux, je ne suis pas objectif. Pourtant, cela ne m'interdit pas de porter un témoignage nourri de mon expérience, alors qu'on vient d'annoncer un nouveau "concours diplomatique" pour avril 2023.

Champagne et petits fours, une célèbre marque de chocolat, l'exercice de la tasse de thé, voilà à quoi on ramène ce métier qui se résumerait à des mondanités. Ce n'est qu'une parcelle de la réalité.

Sens de l'État et sacrifices

On reproche aux diplomates leur incapacité à prévoir les événements, de l'opération terroriste d'Al Qaïda le 11 septembre 2001 au Printemps arabe de 2011, de la chute de Kaboul en 2021 à la guerre en Ukraine début 2022. Mais les services de renseignement ont-ils été plus efficaces dans l'anticipation de ces événements? Et lorsque la crise éclate, on reconnaît généralement que les diplomates sont plutôt efficaces pour agir dans l'urgence: l'évacuation de nos compatriotes durant la récente pandémie, ou lors de la prise de Kaboul par les talibans, a démontré que les diplomates sont capables d'organiser un rapatriement tout en négociant avec les autorités locales et de gagner du temps pour éviter que les canaux diplomatiques ne soient complètement fermés. Et la fonction fait l'homme (ou la femme): confrontés à la "dictature de l'urgence", nombreux sont les diplomates qui ont eu un comportement courageux et à la hauteur des événements. Les diplomates ne façonnent pas la politique étrangère de leur pays; ils la mettent en œuvre, et si celle-ci est hasardeuse, voire mal pensée, il ne faut pas le reprocher aux diploma-

tes, qui sont des serveurs de l'État. Mais dans les interstices de leur fonction se logent souvent de remarquables qualités d'analyse et de connaissance du terrain que les autorités politiques (ou économiques) feraient bien d'utiliser. Et

l'on ne dit pas assez que les diplomates sont animés d'un véritable sens de l'État, et qu'ils

Le travail diplomatique a la relation humaine pour principal terreau et la parole comme outil.



D.R.
Raoul Delcorde

Ambassadeur (hon.), membre de l'Académie royale de Belgique⁽¹⁾

■ Un nouveau concours diplomatique est annoncé pour avril 2023. Après 35 ans dans le métier, j'aimerais désamorcer quelques clichés persistants à propos de ce beau métier.

sont capables de sacrifices pour cela.

L'idée quelque peu mythique que l'on se fait encore aujourd'hui de la diplomatie est celle du Congrès de Vienne. C'était l'époque où des diplomates courtois et policés (c'est presque une tautologie) acceptaient l'idée que l'ordre international était préférable à la guerre, recherchant un équilibre entre les nations. La figure emblématique de cette diplomatie est Talleyrand, qui était motivé par la défense des intérêts de la France. Transposé dans l'ordre international, cela signifie que la diplomatie est préférable à la force, la négociation à la guerre, le compromis à la violence. Même s'il est vrai que, dans les relations internationales, tantôt on se bat avec des armes et tantôt avec des mots. Mais aujourd'hui ce métier est devenu plus difficile parce que les rapports de force sont en permanente mutation (cf. les puissances émergentes), les menaces plus diffuses, et les relations internationales globalisées.

La relation et la parole

Baucoup de choses ont changé depuis l'époque où l'on a institué le métier de diplomate et créé le corps diplomatique. Mais quelques caractéristiques demeurent. Le travail diplomatique a la relation humaine pour principal terreau et la parole comme outil. Au fond, la diplomatie, c'est la compréhension de l'"autre". Qu'il soit partenaire commercial, adversaire stratégique ou allié idéologique, c'est toujours et chaque fois de l'"autre" qu'il s'agit. Le politologue américain Paul Sharp explique, dans une formule lumineuse, que *"le diplomate représente son pays dans le monde et le monde dans son pays"*. L'instrument privilégié de la rencontre de l'"autre" est, sur la scène internationale, la négociation diplomatique. Et tôt ou tard, il y aura une négociation internationale qui mettra fin (définitivement, espérons-le) à la guerre en Ukraine. On a fait remarquer que la guerre se décide seul, alors que la paix, comme tout accord diplomatique, se négocie à deux ou à plusieurs.

La fascination de l'"autre" imprègne le métier de diplomate. C'est un métier extraverti, ouvert sur la société, et à son écoute. L'image du diplomate mondain est peu compatible avec cette diplomatie de terrain, qui est la norme aujourd'hui. Et pour mieux connaître cet autre, il faut en étudier la culture, la langue souvent, son mode de pensée, le fréquenter, dialoguer avec lui. La relation à l'autre peut devenir elle-même un élément de la vie internationale: c'est ce qui se produit lorsqu'on met en place une organisation internationale; en elle, moi et les "autres" forment en quelque sorte un "nous", qui devient un interlocuteur des États (c'est ce qu'on appelle la diplomatie multilatérale). Que ce soit depuis Varsovie, Kinshasa ou Tokyo, mais aussi à Kiev (sous les bombes), le diplomate est celui qui fait souvent le premier pas vers l'"autre". Le monde n'en deviendra, à chaque fois, que plus humain. Plus que jamais notre monde a besoin de diplomates. Il faut les recruter, les former et leur faire confiance.

→ Auteur de *"La Diplomatie d'hier à demain"*, publié en 2021 chez *Mardaga*.

OPINION

Le combat écologique rendra à l'Homme toute sa dignité

Pascal Warnier Économiste⁽¹⁾

■ Ce combat sera long, ardu, douloureux mais nous pouvons augurer qu'il replacera l'argent à sa juste place, celle qu'il n'aurait jamais dû quitter, à savoir un instrument de mesure et non la mesure de toute chose.

Nous savons bien aujourd'hui, nous le sentons au plus profond de nous-mêmes, que nous ne pouvons plus continuer à vivre dans un monde comme le nôtre. Notre conscience nous alerte. La crise climatique et la crise énergétique viennent faire basculer un système malade depuis bien longtemps qui vécut les premiers symptômes aigus de sa maladie en 2008 lors de la crise financière mondiale. Ces symptômes, bien qu'ils fussent graves, ont été assez rapidement neutralisés par une intervention financière massive des États. La vie du patient a pu ainsi être mise hors de danger.

Depuis mars 2020, tout s'est accéléré. Nous découvrons que les crises que nous vivons sont le résultat de déséquilibres profonds que nous, humains de ce monde, ne pourrions plus longtemps supporter. L'expression des symptômes révèle aujourd'hui les causes du mal et une thérapie périphérique n'y fera rien. Le mode de vie du patient est désormais en jeu s'il veut préserver son existence. Ce sont les deux piliers du modèle économique actuel qu'il convient de faire évoluer drastiquement, à savoir un capitalisme mondialisé et un néolibéralisme tout-puissant, qui subordonnent l'humain, la nature et l'État au fonctionnement des marchés financiers et numériques. On voit bien que le système actuel conduit à épuiser les ressources humaines et naturelles pour générer le plus de profit sans veiller à leur régénération. Les conséquences sont dramatiques. Les coûts environnementaux et sociaux sont externalisés et ce sont les plus pauvres et les plus vulnérables qui en payent le lourd tribut. Nous prenons conscience des inégalités qui sont révélées à l'occasion des dérèglements climatiques. Elles existaient bien entendu depuis longtemps. Mais aujourd'hui nous ne pouvons plus les ignorer.

Trois voies

À quelque chose malheur est bon. Les crises sanitaire, climatique et énergétique ont amorcé depuis deux ans un sursaut de conscience dans les populations du monde, exprimé dans les rues et sur les réseaux sociaux globalisés. Peut-être un peu de ce que le père Teilhard de Chardin appelait la "noosphère" est en train d'émerger, cette communion d'esprit planétaire qui croît vers un état convergent d'unité et de spiritualisation de la matière. Nous sommes en tout cas à un point d'évolution majeur, qui, par sa soudaineté, son ampleur et la multiplicité des enjeux qu'il révèle, lui confère les caractéristiques de ces moments de basculement dans notre histoire.

Trois voies seront capitales pour traverser ce basculement.

La première : à titre individuel, il faudra aller

toujours davantage vers des modes de vie et de production plus sobres et respectueux du vivant dans tous les domaines et inscrire cette démarche dans un sens commun qui nous manque tant.

La deuxième : à titre collectif, nous devons continuer à défendre et consolider des nations et des institutions supranationales fortes, démocratiques, solidaires, autonomes et capables de résister aux régimes liberticides, illibéraux et impérialistes qui apparaissent dans le monde. Et en même temps, au plus près des réalités locales, nous devons encourager des alliances d'intérêt général portées par des partenariats dans lesquels société civile, citoyens et entreprises doivent devenir des acteurs à part entière de l'intérêt général sur le modèle de l'économie sociale et durable et deviennent une alternative crédible au système capitaliste et néolibéral hyper-individualiste.

La troisième : l'État doit redevenir un garant et un stratège de l'intérêt général pour financer massivement de nouvelles façons de produire, pour aider notre économie à se reconstruire, pour mieux répartir la richesse et pour améliorer les comportements collectifs. Au consumérisme individualiste doit faire place une sobriété économique orientée par une vision durable et solidaire de notre société.

"L'immense prostitution du monde moderne"

Charles Péguy, en 1914, dans une vision hautement prémonitoire disait ceci du monde moderne : *"Pour la première fois dans l'histoire du monde, l'argent est maître sans limitation ni mesure. Par on ne sait quelle effrayante aventure, par on ne sait quelle aberration de mécanisme, par un décalage, par un dérèglement, par un monstrueux affolement de la mécanique, ce qui ne devait servir qu'à l'échange a complètement envahi la valeur à échanger. L'instrument est devenu la matière et l'objet et le monde. De là est venue cette immense prostitution du monde moderne."*

Dans le monde moderne, l'échelle des valeurs a été bouleversée. Pour dire vrai, elle a été anéantie. Et le combat qui débute aujourd'hui, celui d'inverser cette échelle, sera long, ardu, douloureux mais nous pouvons augurer qu'il rendra à l'Homme toute sa dignité et replacera l'argent à sa juste place, celle qu'il n'aurait jamais dû quitter, à savoir un instrument de mesure et non la mesure de toute chose.

→ (1) Blog et publications de l'auteur : <https://enobservantlemonde.wordpress.com/>

→ Le texte dans son intégralité, ainsi que ses références sont à retrouver sur le site lalibre.be : <https://bit.ly/3GuU4e3>